

## Souvenirs de Voyage

Mon cher Escudier,

Je vous envoie quelques pages détachées de mon *pocketbook*, auxquelles les événements dont la Pennsylvanie vient d'être le théâtre prêtent un certain intérêt d'actualité.

Depuis quinze mois, vous le savez, mon existence a été celle d'un sac de nuit. Je me serais infailliblement abruti à ce régime quotidien de courses en chemin de fer et de concerts, si je ne m'étais ingénié par tous les moyens possibles à combattre les ennuis de la route et les périls qui menaçaient mon intelligence. J'ai usé du sommeil, j'ai dormi beaucoup; mais, outre que l'on ne peut pas toujours dormir, je m'aperçus bientôt que cela m'aigrissait le caractère d'être, au milieu d'un rêve délicieux, réveillé en sursaut par un conducteur, qui me frappait sur l'épaule en me criant le sacramental : *Tickets, gentlemen !* Il fallut chercher un autre moyen.

J'avais lu quelque part que l'Arabe du désert, pour tromper sa soif, se met des petits cailloux dans la bouche; les glandes salivaires, irritées par ce contact étranger, se dilatent, et, en se sentant la bouche humide, le pauvre voyageur peut se faire l'illusion qu'il a bu (c'est ce qu'un Allemand ne manquerait pas d'appeler une confusion de l'objectif avec le subjectif). Ce fut un trait de lumière. Pourquoi, me dis-je, n'essayerais-je pas ce moyen; et, en transportant de l'ordre physique à l'ordre moral le procédé « *hydro-lithique* » de l'Arabe, n'obtiendrais-je pas un procédé analogue? Et je me mis à écrire mes impressions de wagon. La monotonie de mes voyages est telle que je compris tout d'abord que ce que j'écrivais était bien moins la réflexion de ce qui m'entourait que l'expression de ce qui se passait en moi. Mais comme cela *humectait* mon cerveau constamment menacé de pétrification, je fis comme l'Arabe, j'acceptai une illusion saliv... salubre à laquelle j'ai dû de traverser sans succomber le *Sahara* de concerts dans lequel je tourbillonne depuis plus de deux ans.

Je me suis attaché à mes tablettes (j'allais dire *mes cailloux*); elles ne me quittent pas. C'est pour moi comme un compagnon intime, un confident muet qui a sur tous les amis que j'ai rencontrés en chemin de fer l'immense avantage de m'entendre sans que je sois obligé de percher ma voix sur les sommets aigus de la haute-contre ; puis il m'écoute et ne m'interrompt jamais, et il est discret (quel ami en pourrait dire autant ?), à ce point qu'eussiez-vous sous les yeux les dix ou douze *pocket-books* que j'ai remplis du Mississipi au Saint-Laurent, et de New-York au désert des Mormons, ils se garderaient bien de vous y laisser découvrir autre chose que des hiéroglyphes indéchiffrables : chacune de leurs pages ressemble à un pan

*L'art musical, 1863, 13, 20, 27 aout, 03, 24 septembre*

d'obélisque. Les cahots de la route et la précipitation avec laquelle j'écris aident, il est vrai, merveilleusement à leur discrétion. Ce sont des clochers, des spirales, des losanges, des fusées, que sais-je? mais d'écriture, point. On y voit tout et rien, comme dans ces nuées fugitives que chasse le vent, et dans lesquelles chacun, selon son caprice, croit voir qui une maison, qui un bœuf; celui-ci un cavalier, celui-là une chaîne de montagnes.

Décidément, je crois que mes tablettes auraient fort gagné à être traduites par vous en langue vulgaire. Votre imagination et votre esprit y auraient vu des choses charmantes que vos lecteurs, hélas! chercheront vainement au bout de ma plume. Je ne suis que pianiste, ne l'oubliez pas, et Américain; c'est plus qu'il n'en faut pour me faire pardonner mes lourdeurs de style et mes maladresses de langage.

Ecrites à la hâte, jetées pêle-mêle, sans ordre aucun, ces notes, qui n'étaient destinées à être lues que par moi seul, ont *un* mérite : *elles sont véridiques*, et, par le temps de bourdes politiques et autres qui court, c'est une qualité assez rare pour qu'elle fasse passer sur les gaucheries de leur rédaction.

Je vous les envoie telles quelles, faites-en ce que vous voudrez Je copie.

**Elmira, dimanche 14 juin 1863 (État de N. Y.).**

Je suis convaincu qu'on découvrira un jour que le temps est composé d'un fluide qui se condense ou se dilate, s'allonge ou se raccourcit selon qu'il est soumis à telles ou telles atmosphères morales.

On ne me fera jamais accroire, par exemple, que le dimanche, à Elmira, est composé des mêmes douze heures que les autres jours de la semaine.

J'ai dormi après le déjeuner, puis je suis descendu au salon de l'hôtel. J'y ai trouvé deux dames et une grosse Bible; elles avaient des figures endimanchées, c'est-à-dire aussi tristes que possible (je parle des dames). Vous savez combien le dimanche est observé strictement dans nos contrées puritaines? A en juger par l'apparence, c'est un jour consacré à déplorer l'irréparable affliction que nous a infligée le Seigneur en nous donnant l'être. C'est à en mourir de *spleen*.

Je ne sais si le bon Dieu s'occupe de nous à ce point mais s'il s'avisait de jeter les yeux, le dimanche, sur sa création américaine, il est douteux qu'il se réjouît de son œuvre en voyant

tant de figures consternées. Quant à la Bible (celle que je trouvai au salon), je ne la remarquai qu'à cause de ses dimensions colossales. Le zèle des *sociétés de Bibles (Bibles societies)* est tel qu'on ne saurait plus trouver un hôtel, que dis-je? une chambre d'hôtel ou de steamer sans une ou plusieurs Bibles. Le nombre de Vieux Testaments dont disposent gratuitement les *Bibles societies* s'élèvent à deux millions par an; les deux tiers de ces livres sont expédiés aux Malais, Chinois, Hindous, Cafres, Malgaches, Siamois... qui, sans nul doute, les reçoivent avec joie et les revendent au poids à leurs épiciers ; le reste se distribue dans les États-Unis, et surtout parmi nos soldats. Je n'oserais affirmer qu'il ne se trouve parmi eux des mécréants, peu soucieux des épopées hébraïques, dont les pipes sacrilèges ne se soient allumées aux ardeurs érotiques du Cantique des Cantiques de Salomon.

Outre les *Bibles societies*, il y a encore dans chaque ville les *tract societies*, qui rivalisent d'ardeur avec les premières, et dont la mission est de répandre à profusion toutes sortes de petits écrits religieux, anecdotes édifiantes, *conversions miraculeuses*, *Parallèles entre les infidèles et les protestants*, et *excellence de la secte XXX* (ici mettez le nom d'une des deux ou trois cents sectes qui florissent aux États-Unis et aspirent chacune à dominer les autres), tout cela en brochures, feuilles volantes, etc., qui pleuvent sur le voyageur en bateau à vapeur, dans les hôtels, dans les chemins de fer, dans les rues, partout enfin où la présence d'un homme promet une âme à sauver et une recrue dans les rangs de la phalange universaliste, méthodiste, calviniste, puseyiste, baptiste, primitiste, spiritiste ou autres. Je me rappelle un brave homme qui se trouvait toujours dans le train, allant de New-York à Philadelphie, à sept heures du soir, le dimanche (le seul qui soit permis ce jour-là), et qui s'évertuait à glisser bon gré mal gré dans la poche des voyageurs un petit sermon sur la *non observance* du jour sacré et les châtiments terribles réservés à ceux qui commettent, en voyageant le dimanche, un crime de lèse-divinité.

Que faire ? Point de magasins ouverts, point de voitures dans les rues, pas le moindre bruit, pas le moindre signe de vie, excepté de rares passants qui se glissent comme des ombres plutôt qu'ils ne marchent comme des vivants, se rendant au temple ou en revenant, tout cela est morne, silencieux, désolé. La ville a l'air d'avoir été visitée par la peste ou le choléra. De guerre lasse, j'ouvre la grosse Bible. Après avoir « *traversé les déserts avec Moïse, m'être, avec Pharaon, noyé dans les mers,* » et avoir assisté à deux ou trois massacres de Philistins, j'éprouve le besoin de me recueillir, et je remonte dormir dans ma chambre.

O contradiction humaine ! le piano, qui m'ennuie toute la semaine m'offre aujourd'hui des séductions irrésistibles : c'est l'appât du fruit défendu ; car s'il est permis de prendre subrepticement, en passant par la porte de derrière du *bar-room*, un nombre illimité de *wiskey-toddies*, de *gin cocktails* et de *sherry-cobblers*, il est, en revanche, malséant de jouer du piano le dimanche. Passe encore pour la harpe, David en jouait; mais du piano...pouah!

Il y a sept ans, à Cape-May, un dimanche, je me mis à jouer dans ma chambre une polka, *Forest Glade*, que je composais alors. Un gros nuage noir s'avisa de crever sur l'hôtel dans le même moment. Au premier coup de tonnerre, plusieurs dames et un ministre, voyant dans cet orage un signe non équivoque du courroux céleste, vinrent frapper à ma porte en m'intimant l'ordre de cesser ma musique intempestive et profane. Je me rappelle trop les figures scandalisées de ces braves gens pour me fourvoyer encore dans une pareille entreprise.

Heureusement que le tam-tam sonne le dîner. Au sortir de la salle à manger, je m'aperçois que l'on m'a *fait* mon chapeau. C'est sans doute une substitution involontaire, car j'ai trouvé une coiffure quelconque à la place de la mienne. Malheureusement, dans ces sortes d'erreurs, par un phénomène que je ne me charge pas d'expliquer, le chapeau que l'on laisse à la place du vôtre, est toujours vieux. Nous partons demain pour Williamsport en Pennsylvanie. Cette semaine, j'ai donné dix concerts, en six jours, dans dix villes différentes.

Je pourrais aller ce soir entendre prêcher le révérend Beecher-Stowe. Mais on m'assure qu'il n'est que la pâle copie, moins le génie, de son frère Henry, autre ministre, dont la congrégation passe pour être la plus aristocratique et la plus riche de New-York et de Brooklyn. Les Beecher-Stowe sont ministres de père en fils, et se sont tous distingués. La présente génération compte cinq frères, tous ministres, et une sœur, M<sup>me</sup> Beecher-Stowe, le célèbre auteur de *la Cabine de l'Oncle Tom*. Le révérend Henri Beecher a acquis une grande notoriété en dehors de ses attributions évangéliques par la fougue passionnée avec laquelle il combat l'esclavage. Il est l'idole de sa congrégation, à ce point qu'elle lui a fait l'offre dernièrement de lui payer tous les frais d'un voyage de cinq mois en Europe, en outre de ses appointements ordinaires. Il a accepté et visite en ce moment l'Angleterre avant de se rendre à Paris, où il ne peut manquer de se faire remarquer.

Bonsoir.

L. M. GOTTSCHALK.

**Lundi, 15 juin 1863. Williamsport (État de Pennsylvanie).**

J'ai quitté Elmira ce matin à quatre heures, et je viens d'arriver à Williamsport après six heures de voyage. Williamsport est une jolie petite ville de 5,000 âmes. Je remarque sur l'enseigne d'une marchande de modes les mots : « *Ice cream* » (Crème à la glace). Ce commerce hybride rappelle l'île de Saint-Thomas, où le rédacteur du *Tidende* (Gazette danoise) est un fabricant de baignoires, et où les marchands de tabac vendent des conserves alimentaires et du rob Laffecteur. Ma modiste a un joli petit boudoir dans son arrière-boutique ; c'est le *Sanctus Sanctorum* où probablement elle essaye les robes; une petite table à dessus de marbre me laisse deviner que c'est aussi le salon de rafraîchissements. Dans la vitrine j'aperçois des paniers de fraises et des chapeaux de paille; les premiers, ont l'air de chapeaux pleins, et les seconds de paniers vides. Le marchand de musique de la localité est un horloger. — Tout ce petit monde a un air paisible, respectable et heureux, qui me rappelle les villages suisses.

**Quatre heures du soir.**

La ville est bouleversée. On vient de recevoir une dépêche annonçant l'invasion de la Pennsylvanie par trois colonnes confédérées, marchant sur la capitale de l'État. Ce message est placardé à tous les coins de rues. Vous vous imaginez facilement l'agitation causée par cette nouvelle. Quant à moi, j'en suis moins surpris qu'inquiet. L'apparente inactivité du général Lee ressemblait trop à une feinte pour que l'on ne s'attendît pas à le voir paraître à l'improviste sur un des points faibles de la frontière marylandaise ou pennsylvanienne.

Ne vous hâtez pas d'accuser d'ineptie le général en chef des fédéraux. N'oubliez point (comme le font vos journaux d'Europe) que notre guerre embrasse un territoire qui égale celui de toute l'Europe, la Russie exceptée. Quelle armée d'observation pourrait se flatter d'empêcher une incursion de l'ennemi sur une ligne de frontières dont l'étendue, au nord seulement, serait de plusieurs centaines de lieues, et à l'extrémité de laquelle se trouverait une capitale à défendre en face d'une autre armée formidable, toujours prête à s'élancer en avant et à s'en emparer ? Rappelez-vous aussi qu'amis et ennemis, loyaux et déloyaux, fédéraux et confédérés, parlent la même langue, ont les mêmes mœurs, la même physionomie, ou à peu près, et ont presque les mêmes uniformes, circonstances qui, en facilitant les espions, par cela même neutralisent les services qu'ils pourraient rendre. Les habitants eux-mêmes, sécessionnistes de la veille, unionistes du lendemain, et *vice versa*, selon que les vicissitudes

de la guerre les font tomber au pouvoir de l'un ou l'autre parti, sont autant d'entraves pour le général fédéral, qui sent l'imprudence de prêter l'oreille aux renseignements qu'il reçoit, ne sachant jamais si la source dont ils émanent est pure ou suspecte. —Ceci vous explique le fait de Yorktown avec ses canons de bois et quelques pièces véritables tenant en échec l'armée de Mac Clellan, il y a un peu plus d'un an, tandis que l'artillerie confédérée avait été transportée, à l'insu des fédéraux, au delà du *Chickahominy*. Le front de l'armée de Lee en face de Washington était formidable il y a trois semaines, et, en apparence, menaçait Washington; mais le général confédéré avait fait filer de flanc ses meilleures divisions, et, grâce à la coopération passive des habitants, il n'a laissé découvrir ses manœuvres que lorsque ses premières colonnes débouchaient dans la vallée du Cumberland, il y a deux jours.

Puis la Pennsylvanie est un pays montagneux, parsemé de forêts impénétrables, coupé par des rivières, des ruisseaux, avec des étendues immenses de terres incultes, c'est-à-dire tous les éléments propres à compliquer ou rendre inefficace la vigilance d'une armée d'observation. Enfin, Lee est un grand général, si j'en juge par le témoignage du général Scott, qui le considérait avant la rébellion comme le meilleur stratège de l'Amérique. Et puis, ne l'oublions pas, les fédéraux doivent attaquer les rebelles chez eux : ils se défendent, et, comme dit un vieux proverbe espagnol : « *Es tan fuerte un hombre en su casa que aun cuando muerto se necesitan cuatro para llevarlo,* » ce qui, en français, signifie : « *Un homme est tellement fort dans sa propre maison, que, même quand il est mort, il en faut quatre pour l'emporter.* »

### **Cinq heures de l'après-midi.**

Autre dépêche du gouverneur de la Pennsylvanie appelant aux armes tous les citoyens valides. Les confédérés se sont, dit la dépêche, emparés de Martinsburg et s'avancent à marches forcées sur Hagerstown. Cette dernière ville n'est qu'à quinze lieues de la capitale de l'État.

Je sors; dans les rues les rassemblements se multiplient et grossissent de moment en moment. Je repasse devant l'étalage de la modiste fruitière; ses chapeaux pleins de fraises et ses paniers enrubannés y sont encore; mais la pauvre femme a l'air terriblement agité.

Une musique militaire de volontaires (la seule que possède Williamsport) se range en bataille sur la place principale ; ai-je besoin de dire qu'elle est composée d'Allemands (tous les musiciens aux États-Unis sont Allemands)? Ils sont cinq : Un cornet à pistons d'une

constitution délabrée (je parle de l'instrument), un trombone caverneux, un ophicléide trop bas, une clarinette trop haute, un fifre au jus de citron, tous d'humeur irascible et indépendante, mais pour le moment unis par leur haine de la tonalité et le désir d'en secouer vigoureusement le joug. Je m'empresse de reconnaître qu'ils y réussissent au point de me laisser dans le doute s'ils jouent en majeur ou en mineur.

De nouvelles dépêches reçues portent l'agitation à son comble. Les confédérés s'avancent vers Harrisburgh. La foule s'émeut; «des meetings » patriotiques s'organisent. Un vieux monsieur en habit noir, ceint d'une grosse écharpe d'officier, harangue du péristyle de notre hôtel plusieurs de ses amis. La musique s'ébranle; elle va parcourir les rues de la ville. L'ardeur belliqueuse ne tarde pas à se communiquer de proche en proche, grâce aux accords plus bruyants qu'harmonieux de cette cohorte symphonisante.

Avec tout cela, le concert de ce soir prend des proportions hypothétiques ; la recette qui, ce matin, s'annonçait bien, se paralyse...

### **Onze heures du soir.**

J'ai joué ce soir devant un public assez nombreux; on m'a écouté avec une bienveillance marquée et une attention soutenue, que je ne rencontre pas toujours dans les publics de petites villes. On applaudit beaucoup mon morceau *l'Union*; c'est de circonstance.

M<sup>me</sup> Strakosch (sœur d'Adelina Patti et femme de Maurice Strakosch) a été aussi fort applaudie. Elle a une voix de contralto très-agréable, un extérieur sympathique et un nom populaire, trois conditions de succès que rehaussent encore chez elle des manières distinguées et une vie privée à laquelle n'a jamais pu mordre la médisance. — Cette famille des Patti est une véritable dynastie de chanteurs distingués. Le père, Salvator Patti, était encore, il y a une vingtaine d'années, un excellent ténor *di forza*. Sa femme (la mère d'Adelina) était une fouguese tragédienne lyrique, dont le nom *Barili* (elle s'était mariée en premières noces avec il signor Barili) est encore célèbre en Portugal, en Espagne et à Naples, où elle obtint de grands triomphes. J'ai dit que c'était une fouguese cantatrice. Elle avait des emportements qui n'étaient pas toujours du ressort de l'art, et se laissa plusieurs fois entraîner, dit-on, jusqu'à apostropher violemment le public, qui ne l'écoutait pas avec toute l'attention et le respect que méritaient son talent.

Femme fort honorable, du reste, elle se faisait volontiers pardonner ces frasques, grâce à sa belle voix et à ses grands yeux noirs, dont Adelina a hérité. Sa fille aînée, Clotilde Barili (morte il y a quatre ou cinq ans), obtint de grands succès à New-York et dans toutes les Amériques espagnoles, surtout à Lima et à San-Francisco. Ses fils, Ettore Barili, baryton distingué, Antonio, basso profundo, et Nicolo Barili, basse chantante, soutiennent bravement le nom de la famille. Les enfants du second mariage (Patti) sont : Amalia Patti, mariée à Maurice Strakosch, un pianiste distingué, dont les compositions charmantes méritent d'être plus connues ; Carlotta, dont la voix extraordinaire et l'agilité merveilleuse ont fanatisé les États-Unis et viennent d'être, à Londres, une seconde édition de l'enthousiasme qu'y a excité Adelina. Après Carlotta viennent Carlo et Adelina; cette dernière, l'Europe la connaît déjà; quant à Carlo, c'est un beau garçon, un peu bohémien, que son humeur aventureuse a promené en Californie et au Mexique (où il jouait du violon fort remarquablement); à New-York, où il chantait, se maria et divorça (il avait dix-sept ans); à Memphis, où, après avoir été le héros d'aventures galantes, il se remaria, dit-on, s'engagea comme soldat dans l'armée du Sud, se fit nommer chef de musique, fut tué et ressuscita dans plusieurs bulletins de batailles, et se porte aujourd'hui comme se portent les Patti, lesquels, à tant d'autres privilèges enviés, joignent encore celui de n'être jamais malades. — Quelle famille! En connaissez-vous beaucoup dans l'art dont les quartiers de noblesse valent ceux que je viens d'énumérer.

#### **Minuit.**

Je fais remarquer à Strakosch qu'il serait plus prudent de remettre définitivement le concert que nous avons annoncé pour demain soir à Harrisburgh. Il est évident que des gens qui s'attendent à être bombardés ne sont pas disposés à aller au concert, sans compter les risques que nous pouvons courir en allant nous jeter dans la gueule du loup. Mais la perspective d'une bonne recette et l'espérance que les nouvelles sont fausses ou exagérées lui font faire la sourde oreille.

J'ai remarqué, ce soir, au concert, un jeune homme qui, ayant à traverser la salle pendant que je jouais, marchait sur la pointe des pieds et semblait ne pas partager la croyance généralement répandue dans l'intérieur des États-Unis (si j'en juge par mon expérience) qu'il faut en pareil cas faire le plus de bruit possible. Jeune homme incomparable! Que ne puis-je inscrire ton nom sur mes tablettes ou le faire graver en lettres d'or sur le marbre, afin de le transmettre à l'admiration de la postérité!

Décidément, je pars demain pour Harrisburgh. Tout en faisant la part d'exagération inévitable dans de semblables circonstances, il n'est plus douteux que les rebelles ne s'avancent en force. Je commence à craindre que notre entreprise de concerts dans la capitale de la Pennsylvanie ne soit une sottise; à moins qu'il n'entre dans les calculs de Strakosch de me faire jouer devant le général Jenkins, qui est, dit-on, à la tête des confédérés.

Une autre division, ou plutôt le corps d'armée dont la troupe de Jenkins n'est que l'avant-garde, est déjà à Carlisle, près de la vallée de Cumberland. Elle est commandée par Ewell, le général que Stonewall Jackson recommanda sur son lit de mort et désigna comme le seul digne de lui succéder dans le commandement de la fameuse brigade du « *Mur de pierres.* » Ce général Ewell s'est fait remarquer par sa rare intrépidité. Il a une jambe de bois et se fait attacher à sa selle les jours de bataille.

Stuart, le général de cavalerie de l'armée de Lee, est jeune, beau, brave et généreux. Ce dernier renseignement m'ayant été communiqué par une belle Baltimorienne, fort entachée de sécessionnisme, comme le sont presque toutes les Marylandaises, je ne vous en garantis pas l'exactitude. L'imagination des femmes est un prisme trompeur qui leur fait voir tout en rose ou tout en noir, selon qu'elles aiment ou haïssent l'objet qui s'y reflète. Ceci pourrait, si je savais écrire, fournir matière à un long chapitre dans lequel, tout en reconnaissant aux femmes le privilège de nous inspirer nos plus nobles actions et d'être la source de toute notre poésie, je déplorerais l'influence qu'elles exercent si fatalement sur notre conduite. Sans les femmes, notre guerre civile serait terminée depuis longtemps. Par leur zèle imprudent et par l'intempérance de leurs opinions, qui, en politique comme en d'autres choses, les entraînent toujours au delà du but, elles ont, des deux côtés, contribué à fomenter la discorde et à envenimer la lutte. « *Quien es ella ?* Qui est-elle? » avait coutume de s'écrier Quevedo, le grand satiriste espagnol, lorsqu'on lui racontait un événement, une catastrophe ou un crime. En effet, la femme se retrouve au fond de toutes les convulsions sociales et de tous les petits accidents de la vie intime. Imbues de préjugés, elles se prennent à exécrer ou à adorer un principe, une législation, une race, selon que leurs petites rancunes ou leurs affections personnelles les poussent dans l'une ou l'autre direction; nerveuses et irritables, elles atteignent à l'héroïsme, sans s'en douter, tout comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir; passionnées et irréfléchies, elles commettent avec une candeur innocente des cruautés monstrueuses dont s'épouvanteraient leur tendre nature, si l'aveuglement de la passion ne les empêchait presque toujours de voir sainement et sobrement. Sans donner une entière créance

aux histoires de bijoux faits d'ossements recueillis sur un champ de bataille, je citerai cette femme du Sud qui riait aux éclats en voyant passer le convoi d'un jeune officier fédéral, tué près de Bâton-Rouge; et cette jeune forcenée du Nord; Anna Dickinson, malheureusement douée d'éloquence, qui depuis quelque temps, s'en va « lecturant, » prêchant avec une niaiserie féroce le massacre de toutes les classes au Sud ; et les « *illuminées femmes fortes* » de la Nouvelle-Angleterre demandant l'annihilation du parti de Mac-Clellan, parce qu'il est trop modéré envers les rebelles; et les femmes, que dis-je? les dames de Baltimore, de Nashville, de Saint-Louis, criant à tue-tête : « *Vive Jefferson Davis !* » devant les blessés fédéraux, habillant leurs enfants en drapeaux confédérés, et leur faisant chanter chaque fois que passe un officier des États-Unis : « *My Maryland* » ou « *Dixie,* » afin de s'attirer les poursuites du gouvernement et de rendre plausible le reproche que les ennemis de ce dernier lui font de s'attaquer aux femmes et aux enfants; et mes belles compatriotes de la Nouvelle-Orléans, provoquant les officiers de Butler jusqu'à rendre indispensables les regrettables mesures que ce général crut devoir prendre en vue d'un conflit devenu imminent par suite de leurs incessantes manifestations hostiles. Voici ce que m'écrivait à ce sujet un jeune officier de mes amis : « *En arrivant à la Nouvelle-Orléans, je m'étais flatté d'être au-dessus de pareilles petites misères; je m'étais promis de ne les considérer que comme des enfantillages puérils ; mais bientôt, je vous l'avoue, les grimaces, les contorsions, les ricanements des femmes que je rencontrais, le soin insultant avec lequel elles mettaient leur mouchoir sous leur nez lorsqu'elles me rencontraient, ou essuyaient leur robe si elles m'avaient effleuré en passant; l'affectation avec laquelle elles marchaient au milieu de la rue, dans la boue, plutôt que de passer sur le trottoir où je me trouvais, tous ces petits coups d'épingle, pour un homme bien élevé qui était disposé à leur accorder sa protection et à les respecter, triomphèrent de ma philosophie et me causèrent une sorte d'humiliation pénible que vous ne sauriez vous imaginer; et cependant ces insultes-là ne sont rien en comparaison de celles qu'ont souffertes plusieurs de mes compagnons !* » Au reste, sans entendre présenter une apologie de tous les actes de Butler, je comprends difficilement l'indignation soulevée en Europe par son fameux ordre du jour qui dit que *toute femme qui insultera dans les rues un officier ou un soldat sera considérée comme une femme vulgaire*. Nous n'avions, ni vous ni moi, besoin de Butler pour arriver à cette conclusion; et la preuve en est dans la réponse de la sœur de Beauregard, à qui l'on demandait son opinion sur « *l'infamant* » édit : « *Je n'en ai aucune, dit-elle, vu qu'il ne saurait me concerner.* » Est-il difficile de deviner par cette réponse qu'elle

*L'art musical, 1863, 13, 20, 27 aout, 03, 24 septembre*

était une *lady*, et n'avait, par conséquent, point à craindre que l'ordre de Butler justifiât les insultes des officiers et des soldats envers elle ?

Je n'aime pas la guerre, et la gloire militaire ne me touche que médiocrement, à moins qu'elle ne soit justifiée par un grand principe : la guerre d'Italie et celle de l'indépendance des États Unis, par exemple. Les femmes fortes sont ridicules et elles me deviennent odieuses dès que leur mission cesse d'être celle de la tendresse, de la charité et du dévouement. La dame de Forli dont parle Machiavel était une mère dénaturée, une indécente virago; Charlotte Corday une folle romanesque et probablement amoureuse, et toutes les femmes du Sud et du Nord qui se mettent au balcon en habits de fête lorsque passe le cercueil d'un officier ennemi, et qui insultent à l'auguste majesté de la mort en déployant des emblèmes dérisoires, me font horreur !

Il est une heure du matin. On bat la générale dans les rues; je pars au point du jour pour Harrisburgh, car, malgré mes observations, Strakosch n'en veut pas démordre.

L. M. GOTTSCHALK.

**Williamsport, 16 juin, 4 heures du matin.**

Un nouveau télégramme du gouverneur appelle en toute hâte les gardes nationales à la défense de la capitale de l'État.

Un de mes cousins, représentant du peuple au congrès des États-Unis et major dans les *Home guards* de Philadelphie, me fait dire qu'il part pour Harrisburgh avec son régiment. Un autre de mes cousins est officier dans l'armée du Sud. Triste guerre ! Tous trois à peu près du même âge et liés par une affection fraternelle, les hasards de cette terrible lutte nous condamnent peut-être à nous trouver en face les uns des autres les armes à la main !!

**En chemin de fer, sur la route de Harrisburgh.**

Décidément Hagerstown est au pouvoir des confédérés. Le gouverneur enjoint à tous les habitants de mettre devant leurs portes les barils vides dont ils peuvent disposer ; on les

emploiera aux fortifications qui s'improvisent à Harrisburgh. Tout le long de la route, nous voyons les gens des campagnes en armes, rangés en bataille et faisant des évolutions militaires. Ils paraissent tout disposés à obéir à l'injonction du gouverneur qui ordonne à tous les hommes valides de s'avancer à la rencontre de l'ennemi et de prendre la *Susquehanna* pour ligne de bataille.

Un voyageur que nous avons pris à la dernière station m'assure que l'armée des confédérés n'est plus qu'à dix lieues de Harrisburgh.— Les figures s'allongent; Strakosch commence à entrevoir qu'il s'est fourvoyé.

Il est dix heures du matin. Le train continue à s'avancer à toute vitesse vers Harrisburgh, c'est-à-dire vers Jenkins, puisque la ville doit être attaquée ce soir, si elle n'est déjà prise. Que faire ? De concert, il n'y faut plus penser, mais nous-mêmes, nos malles, mes pianos, qu'allons-nous devenir dans cette bagarre ?

### **1 heure de l'après-midi.**

A un mille en avant de Harrisburgh, la voie est obstruée par les trains de marchandises de toutes sortes, tout l'immense matériel enfin qui depuis douze heures se concentre en deçà de la ville pour éviter d'être pris ou brûlé par les confédérés.

Le train s'arrête au milieu du pont de la *Susquehanna*. Pourquoi ? L'inquiétude augmente. Les confédérés sont-ils déjà dans la ville ? Connaissez-vous rien de plus pénible que l'attente d'un danger vague, inconnu? quelques passagers s'asseyent sur le plancher afin d'être à l'abri des balles dans le cas où l'on tirerait sur le convoi.

Une heure d'anxiété, pendant laquelle toutes les femmes tout en prétendant qu'elles sont mortes de frayeur, ne cessent de parler et de faire les conjectures les plus absurdes. Je ne suis moi-même que médiocrement rassuré, et l'idée d'un voyage au Sud en ce moment n'offre rien de réjouissant. Mais aussi ce train immobile au milieu du pont, le silence, l'inconnu, l'isolement qui nous entoure, la rivière dont les eaux profondes et tumultueuses grondent sous nos pieds, et par-dessus tout l'ignorance dans laquelle nous sommes de ce qui se passe en avant et de ce qui nous attend, au débarcadère, tout cela n'est-il pas fait pour inquiéter ?

Fatigué de cette incertitude, je me décide à descendre du wagon. Strakosch et M<sup>me</sup> Amalia Patti-Strakosch me suivent, et nous nous dirigeons vers la gare qui n'est, nous assure-t-on, qu'à vingt minutes de marche.

Nous trouvons à l'entrée de l'embarcadère des monceaux, des montagnes de malles entassées sur la voie. Une des montagnes a été percée à jour par une locomotive effrayée. Les malles éventrées laissent dégorger sur les rails leur contenu que des âmes charitables recueillent avec un empressement illicite. Le conducteur me montre du doigt un jeune homme élégant qui flâne les mains derrière le dos, c'est un *pick-pocket* (fouilleur de poches); la police a les yeux sur lui.

O bonheur ! je viens d'apercevoir, paisiblement couchés sur le flanc et en bonne santé, les deux *mastodontes* que Chickering a faits expressément pour moi, et qui me suivent dans toutes mes pérégrinations. La queue de ces pianos MONSTRES mesure trois pieds de largeur. Leur longueur est de dix pieds; ils ont sept octaves et demie d'envergure, et avec toute cette apparence formidable sont d'une docilité charmante et obéissent au moindre mouvement de mes doigts. Chickering fils (Chickering père, le fondateur de cette grande maison, est mort il y a quelques années) a, par ses travaux et son talent de construction, donné depuis quelque temps une impulsion immense à la fabrication des pianos. Ses ateliers de Boston livrent au commerce quarante-deux pianos par semaine ! cinq cents ouvriers y sont constamment employés. Ses derniers instruments, construits sur des modèles nouveaux de son invention, rivalisent, s'ils ne les surpassent, avec les plus beaux pianos européens.

J'avoue que mon cœur se serre à l'idée de laisser ces deux braves compagnons de mon existence exposés aux éventualités d'un bombardement ou d'une prise d'assaut. Pauvres pianos, peut-être demain vous aurez vécu! Vous servirez probablement à faire une belle flambée au bivac de quelque obscur soldat confédéré, qui verra d'un œil indifférent se consumer vos entrailles harmonieuses, sans égard pour les trois cents concerts auxquels vous avez survécu et la fidélité avec laquelle vous m'avez suivi dans mes campagnes de l'Ouest!

La ville s'attend à être attaquée d'un moment à l'autre ; trois mille personnes travaillent à élever des retranchements. Le clergé (plusieurs centaines d'individus), dans un «meeting» qui a eu lieu ce matin, a déclaré se mettre à la disposition du gouverneur pour être employé à la défense de la ville. Prêtres, pasteurs, recteurs, ministres de toutes les sectes, sont en ce moment occupés à rouler des brouettes de terre et à creuser des puits à tirailleurs. L'État du New-Jersey doit envoyer ce soir deux ou trois régiments de milice. New-York fournit aussi son contingent. Le 7<sup>e</sup> régiment de la garde nationale est déjà en route. Ce régiment dont S. A. I le prince Napoléon admira fort la belle tenue, est composé des jeunes gens de l'aristocratie de la *ville impériale*. Plusieurs autres régiments de volontaires doivent le suivre de près. Tout

le monde ici, excepté les femmes et les enfants, paraît disposé à se battre. Les officiers et les soldats licenciés de la dernière levées de neuf mois se réunissent et reforment leurs anciens cadres.

### **Deux heures de l'après-midi.**

Une batterie d'artillerie passe au grand galop. Nous nous orientons au milieu de la foule. *Jones Hotel* est à un quart de mille.

Des groupes nombreux stationnent devant les bureaux du télégraphe. Les rebelles, disent les dépêches, sont à dix-huit milles. Tous les magasins sont fermés; la plupart des maisons sont hermétiquement closes de la cave au grenier.

*Décidément, le concert est dans l'eau*, me dit d'une voix piteuse Strakosch, qui vient d'aller à la découverte par les rues. Vous voyez que mon excellent ami et imprésario est tenace comme le M. *Micamber*, du *Neveu de ma Tante*, qui comptait toujours sur quelque chose d'heureux, et ne se laissait jamais abattre par l'adversité.

L'hôtel est envahi par une foule bruyante, dans laquelle je reconnais plusieurs rédacteurs de New-York, expédiés en hâte par les directeurs des grands journaux, dans l'espérance de fournir à leurs lecteurs des nouvelles à *sensation*. *Sensation news* est le nouveau synonyme de *canard*. Les trois prétendues prises de Charleston, celle de Vicksburgh, il y a un an, la mort de Jefferson Davis et tant d'autres canards ont été de *très-ingénieuses combinaisons* des journaux, grâce auxquelles ils ont, en vendant plusieurs millions de « bulletins, » réalisé d'énormes bénéfices. Malheureusement, tout s'use dans ce monde, et la crédulité s'est tellement émoussée que l'on doute de tout maintenant. J'entends autour de moi des gens qui affirment sérieusement que les rebelles n'ont pas bougé de leur quartier général du Potomac. C'est aller trop loin. Un riche négociant de la ville, qui était allé se promener, ce matin, sur la route de Carlisle, dans son équipage, attelé de deux superbes chevaux, a été fait prisonnier par les vedettes confédérées. Ses chevaux et sa voiture ont été saisis, et il n'a été relâché qu'en jurant de ne donner aucun renseignement sur ce qu'il a vu dans le camp rebelle. Je viens de lui parler. Les journaux, pour une fois, auront dit la vérité.

*Dinner, gentlemen !* On se précipite vers la salle à manger. Je parviens à grand' peine à trouver une place à table. Les physionomies sont inquiètes ; on se communique à voix basse les rumeurs du dehors. Les pauvres noirs qui nous servent à table ont des allures affolées et

tragiques qui me sembleraient risibles si je ne connaissais les horreurs de l'esclavage et le sort réservé aux nègres libres du nord qui tombent au pouvoir des confédérés. *Les rebelles !* Ce mot sonne à leurs oreilles comme un glas funèbre. Ils ont des tressaillements convulsifs à chacune des clameurs de la foule, que le vent nous apporte par bouffées. Le plus foncé d'entre eux (un vieux) est en train de passer en ce moment du noir d'ébène au gris de souris, ce qui, comme tout le monde le sait, est la façon de pâlir des nègres.

Une longue file de laboureurs et d'ouvriers passe sous mes fenêtres, précédés d'un tambour; ils courent chercher des armes à l'arsenal. Le gouverneur, dans une proclamation, en promet à tous les citoyens qui se présenteront. Dans l'état où est la ville en ce moment, si les rebelles ont l'idée de s'avancer, ils la prendront sans qu'on puisse leur faire la moindre résistance. Tous les citoyens s'arment ou travaillent aux fortifications, il est vrai ; mais ces fortifications, élevées en quelques heures, sont incapables de soutenir une attaque en règle, et, en tout cas, ne seront de quelque secours que si les confédérés donnent à la défense le temps de s'organiser.

J'aperçois, le long de la rivière, de gros nuages de poussière : ce sont des troupeaux de bestiaux que les fermiers épouvantés dirigent vers les montagnes, où ils espèrent les dérober aux rebelles. Le bruit se répand que l'on vient d'arrêter un espion. Un jeune homme, qui travaillait aux fortifications, s'est tué il y a un instant en tombant d'un talus de quatre-vingts pieds de hauteur. Grande consternation! Le général Milroy, commandant l'avant-garde de l'armée fédérale, a été défait ; ses équipages sont au pouvoir de l'ennemi, et son armée est en déroute. Les officiers de son état-major viennent d'arriver.

Mille rumeurs absurdes circulent. La grande nouvelle, depuis un instant, est que Mac-Clellan, qui est l'idole de l'armée, surtout depuis que le président lui a ôté le commandement, arrive ce soir pour se mettre à la tête des milices pennsylvaniennes, écraser Lee et proclamer... Mais je connais Mac-Clellan ; il est réfléchi, profond et prudent, et se garderait bien de risquer, dans un coup de main hasardeux, les chances presque certaines qu'il a d'arriver au fauteuil présidentiel après Lincoln.

Les femmes, les enfants, les vieillards quittent la ville. Un train est parti ce matin, emmenant plusieurs milliers de fuyards. Notre position, en quelques heures, est devenue très-critique. Nous ne pouvons plus aller en avant, et je crains que l'on ne nous coupe la retraite.

Un régiment de milice passe au pas de course ; il se rend à l'avant-garde. Ce sont, pour la plupart, des jeunes gens de quatorze à dix-huit ans. On murmure hautement contre Philadelphia, qui, bien qu'étant la première ville de l'État (elle compte six cent mille habitants), n'a pas encore envoyé un régiment de sa garde nationale pour défendre le siège de son gouvernement, tandis que les États éloignés, le New-Jersey, New-York, le Rhode-Island même, ont déjà quinze ou vingt mille hommes en route pour Harrisburgh et la vallée du Cumberland.

Un train part dans une heure pour Philadelphia; nous courons à la gare. Strakosch restera en arrière pour tâcher de retrouver nos malles, perdues depuis deux heures. Mon accordeur est désespéré ; les deux *mastodontes* de Chickering ont disparu, et *l'express* n'en veut plus répondre. — Trop entêté Strakosch, que diable venions-nous faire à Harrisburgh?

### **Quatre heures du soir.**

Le tocsin sonne, les tambours battent la générale, les musiques militaires parcourent les rues en jouant nos airs nationaux, le drapeau national est promené au milieu des acclamations et provoque un enthousiasme indescriptible. Je déteste la guerre, mais, dans ce moment, il me semble que j'aimerais être soldat. Bon Dieu! à quoi tient l'héroïsme militaire! un peu de musique, beaucoup de bruit, des armes qui brillent au soleil et la foule qui regarde! Admirable simplicité de moyens, qui me semblerait providentielle si je ne me rappelais que des deux côtés on possède les mêmes éléments d'enthousiasme; foule, soleil et bruit, et, par conséquent, les mêmes sources d'héroïsme.

De quel côté est la vérité? Quels sont les martyrs? quels sont les bourreaux? Jefferson Davis décrète des actions de grâces au Tout-Puissant pour la protection éclatante qu'il accorde aux armes confédérées ; Lincoln ordonne des prières publiques pour demander à Dieu de continuer à favoriser la glorieuse bannière étoilée, symbole de la justice et de la civilisation ; c'est au nom de la liberté outragée que le gouvernement de Richmond revendique la nationalité indépendante du sud, et enflamme l'ardeur de ses troupes ; c'est au nom de cette même liberté que celui de Washington électrise les populations du Nord et met sur pied une armée d'un million d'hommes pour repousser les prétentions du Sud. Pénétrés tous deux de la sainteté de leur cause, Sud et Nord s'égorgent à qui mieux mieux, et meurent en héros! Morale : L'homme est une machine plus nerveuse que pensante, une pile de *Volta*

habillée de chair, qui donne des étincelles et des secousses lorsqu'on sait l'échauffer et *nada mas*. Il ne m'appartient pas de toucher ici à ces grandes questions, pour les résoudre, ni de me mêler aux agitations qui bouleversent mon malheureux pays. J'ai mes opinions, mais elles vous importent peu, ainsi qu'aux lecteurs de *l'Art Musical*. Où avais-je la tête d'aller me jeter dans les broussailles de la politique? Lorsque je laisse aller ma plume, elle court à l'aventure en faisant mille sottises, comme une perruche qu'on lâcherait dans un *goyaveral*. C'est la dernière fois que je m'écarterai de mon sujet, je vous le promets.

Notre train part à cinq heures ; un autre est parti à deux heures. Je doute que celui que l'on nous promet puisse accommoder les quatre ou cinq mille personnes, dont la foule, sans cesse grossissante, se presse dans l'enceinte et autour de la gare. Des litières sont disposées pour les malades, plusieurs sont occupées par des soldats blessés, que l'on ne saurait abandonner ici ; d'immenses trains de marchandises continuent à arriver. La panique augmente. Ce n'est plus une fuite, c'est une débâcle, un *sauf-qui-peut* général. Il semblerait, à voir la précipitation avec laquelle les habitants abandonnent la ville, que les rebelles soient déjà en vue. Les malles, les coffres, les ballots de linge, les meubles, les matelas, les ustensiles de cuisine, et jusqu'aux pianos, s'amoncellent pêle-mêle sur la voie.

Les voitures, les charrettes, les chariots, enfin tous les véhicules de la ville ont été mis en réquisition. Les pauvres gens déménagent en brouettes. Un industriel a eu l'idée d'attacher à son omnibus, déjà plein, une longue file de tapissières, de camions, de *buggies*, dont les propriétaires n'avaient probablement pas de chevaux, et il les remorque au grand déplaisir de son attelage, qui sue, écume et s'abat sous ce surcroît de charge. Un long convoi arrive avec dix locomotives en tête : ce sont des canons, des caissons et plusieurs immenses machines à vapeur qui étaient en construction, et que l'on a fait filer sur Harrisburgh pour les empêcher de tomber entre les mains des rebelles. La confusion est à son comble. Les bestiaux qui mugissent, les mules qui s'épouvantent, les chevaux qui se cabrent, la foule qui crie, les locomotives qui sifflent, la poussière qui aveugle, le soleil qui brûle. Voyez-vous d'ici le tableau? comme dit Valsin dans *Ma Tante Aurore*. Ah! Strakosch imprudent! qu'alliez-vous faire dans cette maudite galère !

La gare est pleine de locomotives. J'en compte jusqu'à trente à la fois. Elles ont l'air de partager l'effroi qui règne autour d'elles. Haletantes, essoufflées, elles se précipitent, se heurtent, se choquent en beuglant ; je me figure voir un troupeau épouvanté de monstres antédiluviens fuyant devant un cataclysme géodésique. Le train part dans quelques minutes

; il se compose de huit ou neuf wagons, dans lesquels sont entassées deux mille personnes au moins. Nous sommes comme des harengs en caque. Les femmes sont assises les unes sur les autres, les hommes sont debout, et les enfants partout; pas un pouce d'espace qui ne soit occupé. Nous mourons de soif; la chaleur est intolérable. Rappelez-vous que déjà j'ai fait aujourd'hui un voyage de sept heures et demie, et que, d'ici à Philadelphie, il y en a autant encore, et vous comprendrez que je maudisse ma galanterie, qui vient de me forcer à abandonner à une demoiselle le fauteuil qu'à force de persévérance et d'audace j'étais parvenu à conquérir. Elle (la demoiselle) ne m'a seulement pas regardé, obéissant en cela à une erreur fort répandue aux États-Unis parmi les dames (aucune de mes amies n'en a jamais voulu convenir), qui consiste-à se croire dégagées de toute considération humaine envers l'individu non *présenté*, et à regarder comme un droit imprescriptible, ce qui, à tout prendre, n'est que le résultat d'un hommage volontaire. Sur mille dames à qui, en voyage, j'ai cédé ma place, ou pour lesquelles j'ai baissé un carreau ou payé le conducteur, ou offert la main pour descendre, j'ai constaté dans mes tablettes que les sept huitièmes s'étaient prudemment abstenues de me remercier. Jusqu'au jour où j'ai lu le livre de *Troloppe* sur les États-Unis, j'avais attribué cette réserve à une exception faite en ma faveur, et je maudissais la mauvaise étoile qui me condamnait à être privé du sourire charmant dont se payent ordinairement, de sexe faible à sexe laid, les petites marques de déférence dont je viens de parler; j'ai vu depuis dans Troloppe que tous mes frères du sexe laid jouissaient des mêmes « prérogatives. »

La galanterie, que les femmes ne l'oublient pas, ne pousse plus en pleine terre comme au temps de la chevalerie ; elle est le dernier vestige d'une époque où l'on croyait à beaucoup de choses qui sont mortes depuis; c'est aujourd'hui une fleur délicate, une plante de serre chaude qui mourrait si elles lui refusaient les rayons fécondants de leurs sourires... Mais il est deux heures du matin; nous sommes à Philadelphie; quinze heures et demie de chemin de fer en un jour, sans compter les émotions !

Diabes de poètes qui osent chanter les douceurs de la vie artistique !

L. M. GOTTSCHALK.